

HENRI WEBER

Notes à l'usage des interpréteurs

1 / De quoi parle-t-on, quand on parle de Mai 68 ? Trois traits, souvent négligés, me semblent devoir être pris en compte, sous peine de manquer la spécificité du mouvement.

— Mai 68 n'est pas un événement franco-français comme la Commune de Paris, l'affaire Dreyfus, ou le Front populaire. Sa dimension, sa réalité sont d'emblée *internationales*. Aux États-Unis, en Europe occidentale, au Japon, il s'agit d'un seul et même mouvement : mêmes forces motrices, mêmes idéologies, mêmes mots d'ordre, mêmes pratiques... Les protagonistes sont au demeurant fort conscients de cette dimension planétaire et cherchent à l'institutionnaliser : manifestations internationales (Berlin, février 1967 ; Paris, mai 1971, etc.), actions de solidarité, coordinations... Toute interprétation qui se référerait à des traits essentiellement nationaux — situation économique, système politique, contextes idéologiques — manquerait son objet.

— Mai 68 n'est pas une mobilisation « du peuple tout entier », mais un *fait de génération*. Il n'y a qu'en France, et dans une moindre mesure en Italie, que s'opère la « jonction » entre la « révolution juvénile » (Edgar Morin) et le monde salarial adulte. Encore ce télescope est-il fortement conflictuel, et ne constitue en rien la « fusion des révoltes » que les soixante-huitards appelaient de leurs vœux. Partout ailleurs, le divorce entre le mouvement de la jeunesse scolarisée et le mouvement ouvrier est complet. Aux États-Unis, en RFA, les « cols bleus » font le coup de poing contre les étudiants.

Les interprétations de Mai 68 doivent rendre compte de cette

coupure entre les générations et du rôle central joué par la jeunesse scolarisée dans les « événements ». Celle-ci est, on s'en doute, beaucoup plus qu'une classe d'âge : située à l'intersection de trois ensembles qui la débordent — les adolescents et postadolescents, l'institution scolaire, l'intelligentsia — elle constitue un acteur social spécifique, traversé de contradictions et d'aspirations propres : rapports ambivalents au « monde adulte des adultes » (1) ; crise de l'école ; attitude critique des intellectuels...

— Le troisième trait caractéristique de Mai 68 est le radicalisme du mouvement qui, partout, débouche sur le *gauchisme* culturel et politique, c'est-à-dire sur une volonté de rupture radicale avec les valeurs, les normes, les institutions de l'ordre existant, considéré comme intrinsèquement pervers et partant inamendable. Loin de venir grossir comme en 1936 ou en 1945 les rangs des partis, des syndicats ou des associations de gauche, les soixante-huitards les couvrent de sarcasmes et s'efforcent de s'organiser hors d'eux et contre eux. Raymond Aron assiste, incrédule et indigné, à la résurgence, au plus fort des « trente glorieuses », des idéologies révolutionnaires du XIX^e : anarchismes et marxismes, dans leurs versions les plus radicales. Et il est vrai que le gauchisme du mouvement fait problème : rarement mouvement révolutionnaire n'a autant manqué de bases objectives. Les interprétations de Mai 68 doivent rendre compte du paradoxe d'un mouvement révolutionnaire de masse se développant en l'absence de l'ombre d'une situation révolutionnaire.

Un mouvement messianique greffé sur un mouvement démocratique

2 / L'originalité du Mai français réside, on le sait, dans le télescopage inédit de trois processus distincts : le soulèvement de la jeunesse scolarisée ; un mouvement revendicatif des salariés, et la crise du système de pouvoir semi-bonapartiste du général de Gaulle (2). C'est cette articulation qui confère au Mai français son caractère particulier et dramatique. Partout ailleurs les processus ont été dissociés. Même en Italie, où la conjonction de la « révolution juvénile » et de la mobilisation ouvrière — le « Mai rampant » — ne s'accompagne pas d'une crise de régime.

(1) Voir le morceau d'anthologie de Richard Deshayé, dans *Tout*, n° 11 : « Nous ne sommes pas contre les vieux, nous sommes contre ce qui les fait vieillir... Nous sommes nombreux, très nombreux, nous sommes jeunes et nous savons nous reconnaître... »

(2) Raymond Aron : « La crise de mai a surgi dans un régime fondé à ce point sur la magie d'un homme qu'avec le charisme du chef, tout s'effondrait, société comme Etat » (*La Révolution introuvable*, p. 97).

Sans prétendre développer ici ma propre interprétation, je voudrais indiquer qu'à mes yeux Mai 68 articule deux mouvements. Il traduit tout d'abord une grande poussée démocratique s'attaquant de proche en proche à toutes les formes de domination et de pouvoir : pouvoir enseignant, parental, marital, patronal, politique... ; et s'incarnant dans une noria de mouvements de masse plus ou moins structurés : comités d'action lycéens ou étudiants, comités de soldats, comités de soutien aux luttes ouvrières (LIP), paysannes (Larzac), anti-impérialistes (Viêt-nam...) ; mouvement de libération des femmes, des homosexuels ; mouvements régionalistes, écologistes, nationalitaires...

Cet aspect du mouvement de Mai 68 est généralement bien perçu et connu : on sait que la modernisation a été menée en France, notamment sous la V^e République, par des élites de droite qui s'efforçaient de préserver les statuts et les rapports sociaux auxquels leurs clientèles électorales étaient attachées, et que cette *modernisation conservatrice* a engendré un cocktail explosif de modernisme et d'archaïsme dont l'institution scolaire mais aussi l'entreprise constituaient des archétypes. Le mouvement de Mai représente une réaction démocratique et libertaire contre ce que la modernisation gaulliste avait laissé subsister de relations traditionnelles dans la société française.

Mais le mouvement de Mai ne saurait se réduire à un mouvement démocratique, fût-il libertaire et hédoniste.

Il est aussi et simultanément un mouvement messianique et millénariste ; c'est-à-dire un mouvement qui fonde sa foi en l'avènement d'une société unifiée, réconciliée avec elle-même, sans contrainte, sans exploitation, sans oppression — sans classes, sans guerre et sans Etat — dans la nostalgie d'un âge d'Or appelé à revenir à la faveur d'une crise cataclysmique (3).

On ne comprend rien à la morphologie du mouvement de Mai — et notamment à son gauchisme — si on ne saisit pas sa dimension messianique.

Car s'il est une réaction libertaire contre l'autoritarisme et les archaïsmes perpétués par la modernisation conservatrice, il est simultanément *une réaction romantique* contre le « désenchantement du monde » accéléré par cette modernisation, l'anomie sociale qu'elle

(3) La foi messianique se caractérise par la séquence : âge d'Or, péché originel, chute dans le monde, pérégrination dans ses vallées de larmes, attente du Rédempteur, catastrophe, rédemption, nouvel et définitif âge d'Or. Ses versions laïques et profanes sont aussi nombreuses et subtiles que ses versions sacrées.

produit, l'extension de la « foule solitaire », la montée des « individus tocquevilliens ».

Le mouvement de Mai exprime un formidable désir de communauté, de communion, de lien social. Il est la protestation de la génération du *baby boom* contre le déficit de convivialité qu'engendre la destruction de l'univers relativement balisé, organisé et à évolution lente d'avant les « trente glorieuses ».

Ce désir de communauté s'exprime dans les concerts rocks (150 000 jeunes à la Nation, en 1963) et autres manifestations ludiques. Mais il trouve à s'investir bien plus intensément dans le messianisme gauchiste que eultivent les « groupuscules ». Ce qui attire les adolescents et postadolescents des *golden sixties* dans le marxisme, c'est précisément sa dimension messianique et prophétique, non sa composante positiviste ou « scientifique ».

C'est pourquoi ils se tournent vers les marxismes révolutionnaires de Mao, Lénine, Trotsky, et non vers les marxismes réformistes des « eurocommunistes » avant la lettre du PCI — Ingrao, Togliatti, André Gorz... —, inspirés de l'austro-marxisme ou du premier Kautsky.

Un individualisme peut en cacher un autre

Le mouvement de Mai est individualiste, au sens où il proclame la valeur éminente de l'individu face à tous les « monstres froids » et exige le respect et l'extension de ses droits et libertés. Il l'est à la manière des idéologies révolutionnaires du XIX^e siècle, en quête d'un ordre social où « le plein épanouissement de chacun serait la condition du libre développement de tous ».

Mais l'individualisme soixante-huitard diffère profondément de l'individualisme contemporain, dans son rapport au collectif, au public, à l'Histoire.

Entre *l'individualisme narcissique* des années 80, replié sur la sphère privée et pour qui « l'individu est à lui-même sa propre fin », et *l'individualisme prométhéen* des années 60, investi dans la sphère publique et ne concevant son propre développement que dans l'engagement collectif au service d'une cause transcendante, il y a rupture et non continuité.

L'individualisme des années 60 s'est affirmé dans le contexte des « trente glorieuses », des succès des révolutions coloniales, de la montée en puissance du mouvement ouvrier. Il est imprégné d'un optimisme historique fondamental : instaurer la « bonne société », sur les décombres du « vieux monde », afin de « changer la vie », semble non seulement possible mais facile.

L'individualisme des années 80 se déploie dans un contexte marqué par la crise, les désillusions vis-à-vis des grands mouvements sociaux des décennies précédentes, l'effondrement des religions laïques du XIX^e siècle, le brouillage de l'image de la société désirable.

Il est habité par un profond sentiment d'impuissance et par l'intuition qu'au total tout changement volontariste majeur provoque davantage de dégâts que de progrès, ce qui est la conviction de base du conservatisme.

Lorsqu'il s'aventure dans la sphère publique, ce n'est pas dans la perspective de changer la société, mais, plus modestement, de soulager les souffrances ou de défendre les droits de ses semblables. Aux grandes campagnes politiques ont succédé les mobilisations caritatives.

Entre ces deux individualismes, il y a la déception provoquée par l'échec — inévitable — du mouvement millénariste de Mai, elle-même considérablement aggravée par l'effondrement de l'utopie communiste, au milieu des années 70. L'éclipse de l'image de la « société désirable » a tari à la source les énergies militantes et accéléré le repli général vers la sphère privée. Les soixante-huitards ont vécu l'expérience douloureuse de la perte de la foi, chacun assumant son « travail de deuil » comme il le pouvait.

La dimension messianique utopique du mouvement de Mai s'est progressivement atrophiée.

L'articulation mouvement démocratique - mouvement messianique, caractéristique de Mai 68, disparaît autour de 1975.

Entre le mouvement de Mai et les années 80, il y a donc rupture et continuité.

Continuité, car la poussée démocratique conserve encore, quoique atténuée, sa force d'irradiation : les lois Auroux, les radios libres, etc., en constituent les récents effets.

Rupture, car l'inspiration utopique a totalement dépéri, et l'individualisme narcissique s'est substitué à l'individualisme prométhéen. Que cette substitution soit définitive, ou même durable, on ne permettra d'en douter.